

venir de l'U.R.S.S. D'où l'idée d'« équidistance », le désir de se tenir à égale distance des Etats-Unis et de l'Union soviétique. A la base de la nouvelle identité allemande, il y a un mélange d'idéalisme utopique et de réalisme concret.

Une nouvelle identité. — L'Allemagne échappe à toute définition fondée sur la nation, à commencer par la culture.

L'Etat-nation allemand est de formation tardive et n'a pas résulté, comme en France, d'une révolution bourgeoise. On n'a donc pas une idée de l'Etat liée à des valeurs démocratiques acceptées par les citoyens. Le nationalisme allemand s'est développé, au XIX^e siècle, contre l'impérialisme révolutionnaire français et ses valeurs. L'unité de l'Etat-nation allemand fut réalisée par Bismarck, un homme foncièrement antidémocratique. Son Etat-nation n'avait aucune visée émancipatrice et se justifiait dans le pouvoir politique et l'efficacité économique. Il ne produisait pas des citoyens démocrates et critiques, mais des sujets obéissants. C'est pourquoi Hitler put aisément se servir des Allemands pour son œuvre néfaste.

Avec le national-socialisme, l'Etat-nation allemand a définitivement échoué. Il n'a duré que soixante-quatorze ans, temps très court dans une histoire millénaire. D'ailleurs, l'Etat-nation de Bismarck résultait du hasard. L'Autriche, qui a marqué l'histoire allemande plus que la Prusse, n'en faisait pas partie, et les formations étatiques étaient le fruit de données historico-géographiques particulières. Il n'y a donc pas de droit historique à un Etat-nation allemand spécifique, et il faut dissocier l'identité allemande de l'existence d'un Etat-nation allemand.

Si le fait national n'est plus l'axe fondamental de la politique, on peut penser qu'il serait logique que les Allemands renoncent à la réunification. D'ailleurs, les trois quarts des Allemands de l'Ouest n'y croient pas et ne la souhaitent pas. Y renoncer officiellement serait une chance pour la politique allemande de la République fédérale, qui pourrait ainsi développer des relations exemplaires avec la République démocratique et montrer les possibilités d'une coexistence fructueuse entre pays à systèmes socio-économiques différents. La marge d'action de la République fédérale s'élargirait considérablement vis-à-vis de l'Est et de l'Ouest.

Le renoncement à la réunification serait également bénéfique pour les citoyens de la République démocratique. La reconnaissance juridique de celle-ci par Bonn serait pour les dirigeants de Berlin-Est une confirmation considérable et ils pourraient accroître les libertés des habitants de l'Allemagne de l'Est. La reconnaissance de la division de l'Allemagne ne contredirait pas le sentiment de cohésion de tous les Allemands vivant sur le sol allemand, car ce qui unit les Allemands, ce n'est pas

l'unité de l'Etat, mais la communauté de la culture, de la géographie, de l'histoire et la responsabilité commune qui en résulte.

Capital est le débat sur la question allemande qui se déroule en République fédérale. Celle-ci se trouve face à l'épreuve la plus importante depuis son existence : les Allemands ont-ils digéré leur passé ? Savent-ils tirer les conséquences de l'échec de leur Etat-nation dans les excès du nazisme ? Ont-ils le sens de ce qui est actuellement nécessaire et possible ? Vont-ils encore jouer avec des aspirations nationales confuses qui effraient leurs voisins, pèsent sur les relations Est-Ouest et ne peuvent se réaliser dans le système international actuel ?

La jeunesse bouge : elle a peur d'une guerre nucléaire sur le sol allemand, de ne pas trouver place dans une société marquée par la crise économique, et de voir détruits par la société industrielle irresponsable des éléments vitaux de l'environnement écologique. Cette jeunesse cherche sa voie et la question allemande joue un rôle majeur dans la recherche de son identité.

La nouvelle identité allemande est avant tout un esprit nouveau qui cherche à synthétiser les traditions libérales progressistes et humanistes de l'histoire allemande avec les besoins et les intérêts des hommes vivant sur le sol allemand et les intérêts et les craintes des pays voisins. Dans ce débat, les Allemands ont besoin d'être compris par l'étranger, et d'abord par la France, car ce qui se passe en Allemagne peut avoir des répercussions directes chez nous et vice-versa. En France se posent aussi des questions sur l'identité française, sur les possibilités d'un patriotisme non chauvin, sur le sens et la portée de l'histoire nationale dans la formation de la jeunesse. Le temps est venu de réfléchir ensemble sur une nouvelle identité européenne, au-delà des vieux schémas nationaux, et cette réflexion n'aurait rien à voir avec l'idée aussi optimiste que simpliste d'unification européenne des années cinquante.

II

LA NOUVELLE BATAILLE D'ALEZIA

Où se situait Alésia ? En Bourgogne, selon la thèse officielle, ou dans le Jura, comme le prétendent des contestataires ? Ecoutons à ce propos Mme Agnès MONADÉ (*Le Point*, 15-21 août 1983) (*).

Napoléon III, amateur passionné, optait pour le mont Auxois, à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or) et, à sa suite la plupart des archéologues. « Contresens historique », s'exclame

(*) Depuis 1946, nos lecteurs ont pu rencontrer, dans cette « Causerie » le résumé de plusieurs études sur Alésia. *Sic et non*. Exposons ici cette reprise d'un « non ».

Esprit de Vie. L'ami du clergé.

94^e année. 10^e série.

n° 50, 13 décembre 1984

auteur: J. DAoust (p. 675-678).

M. André BERTHIER, qui a déclenché une controverse passionnée jusque dans le grand public, car plusieurs de nos confrères m'ont interrogé à ce propos.

En septembre 52 avant Jésus-Christ s'est joué le destin de l'Occident. César, dans son *De Bello Gallico*, nous a laissé le récit unique de cette fameuse bataille. La cavalerie gauloise ayant échoué devant ses légions, il avait fait le siège des armées de Vercingétorix enfermées dans Alésia, résisté à l'assaut d'une armée gauloise de secours et contraint son ennemi à capituler. Depuis lors, Alésia est devenu le symbole de la résistance gauloise. Mais où situer ce symbole ? Depuis 1858, Napoléon III a remporté « la deuxième bataille d'Alésia », faisant admettre la localisation d'Alise-Sainte-Reine, où se dresse, sur le mont Auxois, non loin de la voie ferrée Paris-Dijon, la statue de Vercingétorix.

« Non-sens ! » proteste M. Berthier, conservateur en chef honoraire aux Archives nationales et ancien directeur des Antiquités à Constantine. Selon lui, l'oppidum d'Alésia cadre mal avec la description de César et présente de telles discordances avec la relation minutieuse de l'*imperator* que la localisation au mont Auxois se révèle insoutenable. Il est impensable que Vercingétorix, si habile stratège, soit allé s'enfermer avec 80 000 hommes sur un oppidum exigu et facile d'accès, qui ne pouvait arrêter la progression de l'adversaire.

André Berthier affirme avoir découvert le site authentique à *La Chaux-des-Crotenay*, au nord-est de Champagnole, dans le Jura. Son postulat préalable est celui-ci : faire confiance à César, principal acteur et principal témoin. Or, Alise ne présente que des analogies avec l'oppidum des Mandubiens, appelé Alésia dans les « Commentaires ».

M. Berthier remet ensuite en question la façon dont furent conduites les fouilles sous le Second Empire. Le coup d'envoi fut donné le 27 novembre 1857, Napoléon III songeait à écrire une « *Histoire de Jules César* » et voulait rivaliser avec sa tante Caroline, l'épouse de Murat, qui s'était passionnée pour les fouilles de Pompéi. Il confia donc une vaste étude de la topographie des Gaules à une commission présidée par Félicien de Saulcy, qui commença par la période césarienne. Alésia fut l'objectif premier de ces recherches. A cause de leur nom, on se borna à choisir entre Alaise, en Franche-Comté, et Alise, en Bourgogne. On adopta cette dernière à cause d'une longue tradition littéraire et « scientifique », mais qui, en fait ne reposait que sur les dires du moine Héric d'Auxerre (IX^e siècle) et du géographe italien Raymond de Marliano (XV^e siècle), conseiller du duc de Bourgogne Philippe-le-Bon. Ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'on songea à opposer Alaise et Alise.

Alésia, mot d'origine indo-européenne, signifie « hauteur escarpée ». Alise, Alaise, Aluze et bien d'autres falaises ont dû être des Alé-

sia. La tradition l'emportant, la commission, avant toute fouille, trancha en faveur d'Alise la bourguignonne, et on ouvrit le chantier le 15 avril 1861. Rapidement, on exhuma « une sorte de paquet enveloppé d'une lame de cuivre et contenant des armes de bronze ». C'étaient, déclara aussitôt Saulcy, des témoins de la fameuse bataille, bien qu'elles fussent en réalité antérieures de nombreux siècles à la conquête romaine. Et Napoléon III d'écrire dans l'« *Histoire de Jules César* » :

« Le champ de bataille... répond parfaitement à toutes les exigences de la narration latine et... il existe des preuves matérielles, témoignages irrécusables de la lutte ».

On trouva aussi des fossés dans la plaine des Laumes. C'était, pensa-t-on aussitôt, ceux que César avait fait creuser pour le combat. Et l'on négligea pas l'avis du capitaine Bial, affecté aux fouilles, qui, trouvant ces fossés trop rapprochés et trop peu profonds, n'y voyait que de simples fossés de drainage.

En septembre 1862, Napoléon III nomma comme directeur des fouilles d'Alésia le chef d'escadron Stoffel, qui venait de débiter en archéologie en « découvrant » le site de Gergovie, près de Clermont-Ferrand, mais les travaux de Paul Eychart ont définitivement écarté cette localisation. Stoffel, soucieux de faire sa cour, évinça les membres de la commission Saulcy et adressa directement ses rapports à l'empereur qui, dit-on, s'enfermait deux heures chaque soir pour dépouiller les documents.

Au pied du mont Réa, situé au nord-ouest du mont Auxois, et où, selon la thèse officielle, se serait déroulé l'assaut final, on trouva des ossements d'hommes et de chevaux, ainsi que des retranchements pleins d'objets de harnachement, d'armes, d'armures et de nombreuses monnaies romaines ou gauloises, objets perdus dans la bataille et tombés dans ces fosses pleines d'eau. Cependant, aucun inventaire exact ne fut établi et un témoin, évoquant ces « découvertes » extraordinaires, conclut : « On aurait juré qu'on avait mis là ces objets tout exprès ».

Quant au fameux statère d'or au nom de Vercingétorix que Saulcy prétendait trouver à Alésia, il avait été acheté à l'hôtel Drouot, le 6 mai 1867, par Saulcy lui-même, six jours avant l'inauguration par Napoléon III du musée des Antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye ! On peut donc légitimement mettre en cause les méthodes des archéologues du Second Empire.

Les fouilles nouvelles, scientifiques elles, laissent subsister des doutes. L'actuel directeur des fouilles, M. Joël Le Gall, n'est pas sûr d'avoir retrouvé l'énorme fossé creusé par César autour de la forteresse, mais il croit avoir découvert deux autres fossés de la contrevallation. Enfin, on n'a pas décelé les fameux pièges romains : les *lilia*, pieux lisses pointus affleurant au sol sur plusieurs rangées ; les *stimuli*, aiguillons fixés à des pieux enfon-

cés profondément, sur lesquels devaient s'emparer les Gaulois ; enfin les *castella*, les redoutes.

M. Berthier fait une objection plus grave : les éléments stratégiques essentiels du système défensif romain manquent à Alise.

« Il y avait au nord, écrit César, une montagne que, en raison de sa vaste superficie, nous n'avions pu comprendre dans nos lignes, et on avait été forcé de construire le camp sur un terrain peu favorable et légèrement en pente. Il était occupé par... deux légions ».

Là se déroula l'assaut final mené par l'armée gauloise de secours. Ce choc des deux armées se produisit à midi : douze mille légionnaires, retranchés dans le camp proche de la montagne nord, percèrent la clameur des assaillants. César dépêcha Labienus avec les renforts : les quarante mille Romains vinrent à bout des soixante mille Gaulois.

A Alésia, la montagne nord serait le mont Réa. Or, on n'y a trouvé aucune trace d'occupation, pas plus d'ailleurs que sur la colline de Bussy, située plus à l'est. Pour le moment, il n'y a ni montagne nord, ni camp.

M. Berthier en tire argument pour expliquer qu'Alise-Alésia n'a rien de commun avec le récit de César. Il ajoute qu'à Alise il existait une position bien meilleure que le mont Auxois pour établir une citadelle abritant quatre-vingt mille hommes, à savoir le mont Penneville, formidable plate-forme dominant Alise.

Rassemblant tous les renseignements du *Bellum Gallicum*, M. Berthier a construit le « portait robot » de l'Alésia idéale et examiné plusieurs centaines de sites possibles. Un seul a résisté à l'épreuve : celui de Syam - La Chaux-des-Crotenay, dans le Jura. Cette position est d'une importance stratégique primordiale, un verrou commandant la route de Genève, comme le laisse entendre César (VII, 66). L'imperator, stationnant en 52 vers Langres voulait « sortir de la tenaille où il était pris par des peuples hostiles », afin de secourir la « Province » (tout le sud-est de la France actuelle jusqu'à Genève). Or, il ne pouvait passer par les vallées de la Saône et du Rhône, contrôlées par les Gaulois. Les partisans d'Alise soutiennent que le mouvement vers le Jura fut interrompu en Bourgogne. Mais selon Plutarque, Dion Cassius, et, plus tard, Planude et Pétrarque, César se trouvait bien dans le Jura lorsque Vercingétorix l'attaqua. Or, Alise, situé chez les Eduens (entre Loire et Saône) se situe hors de l'axe de retraite des Romains. La suprême habileté de Vercingétorix aurait donc consisté à obliger César à passer par la Séquanie, l'actuel Jura.

La première vérification, faite par M. Berthier a eu lieu en 1963.

L'oppidum, dit-il, « paraît comme un grand navire échoué devant la petite plaine de Syam. Sa proue se dresse au-dessus de la dépression ; ses flancs sont protégés par deux gorges taillées par deux rivières. Pas de doute, la colline d'Alésia, c'est l'éperon triangulaire de La Chaux-des-Crotenay : les deux rivières décrites par César sont la Saine

et la Lemme, affluents de l'Ain ; la plaine d'invasion, également décrite par César et longue de trois mille pas, c'est la plaine de Syam ; la montagne nord, c'est la côte Poire, dominant la clairière où fut installé le camp des deux légions ».

Puis il relate la bataille. Dans le secret, l'oppidum de La Chaux-des-Crotenay fut mis en état de défense et pourvu de ravitaillement pour nourrir plus d'un mois une armée de quatre-vingt mille hommes. Vercingétorix plaça ses quinze mille cavaliers du corps d'assaut dans la combe d'Ain, à une demi-étape. Le succès de la cavalerie devait résider dans la surprise. César, en retraite vers le sud, ne rencontra personne jusqu'aux contreforts du Jura et se trouva à quelque cinquante kilomètres du col de Saint-Cergue, porte de salut vers Genève et la Province. Mais, dans la plaine de Crotenay, il reçut la charge des cavaliers gaulois, cependant que les quatre-vingt mille fantassins de Vercingétorix s'apprêtaient à intervenir. De justesse il évita l'échec, grâce à sa promptitude de réaction et à la cavalerie germane au service de Rome.

Replié dans la forteresse, Vercingétorix obligea César à l'assiéger : le Gaulois écraserait ainsi les légions entre l'oppidum et l'armée de secours qu'il attendait. Mais César conjura le péril en fortifiant ses positions. D'énormes fortifications furent établies tout autour de la place, puis une autre fortification, parallèle à celle-ci, mais dirigée dans l'autre sens. Ainsi ferait-il face à la fois à l'armée de Vercingétorix et à l'armée gauloise de secours.

Celle-ci tarda à arriver et, quand elle apparut dans la plaine, les Romains, aidés par les Germains, en vinrent à bout. Nouvel assaut des Gaulois dans la nuit : deux fois ils furent repoussés. Ils se tournèrent alors vers le camp nord, mais César rétablit la situation et l'armée de secours se disloqua. Vercingétorix dut alors capituler.

Le site jurassien correspond-il vraiment à ce récit ? On y voit des traces de fortification, ainsi des poteaux espacés qui supportaient la palissade. Un chemin de ronde, formant courtine entre deux levées de terre, traverse la bande fortifiée ; on décèle des pièges semblables aux trous de loup (*lilia*) décrits par César ; des centaines de tessons de l'époque de la conquête romaine ont été recueillis ; un battant d'une des cloches, avec lesquelles les sentinelles donnaient alors l'alarme, recouvrait le fer d'une flèche brisée ; des débris d'armes se mêlaient à la vaisselle piétinée du campement ; les talons des lances ont été cassés sous l'effet d'un choc terrible, et les flèches émoussées par l'impact. Bref, il semble bien qu'il y ait eu un combat.

Sur le plateau, on a retrouvé la presque totalité d'une enceinte délimitant une surface de cent vingt hectares. De caractère cyclopéen, elle est formée de blocs grossièrement assemblés ; du côté intérieur, on repère un chemin de ronde : ce serait le rempart d'une

ville, mais on n'a pas exhumé de vestiges d'habitations.

Alésia, « foyer et métropole de toute la Celtique », selon Diodore de Sicile, contemporain de César, était une capitale religieuse des Celtes. On trouve certes à Alise des traces d'une métropole, mais l'oppidum de La Chaux-des-Crotenay semble aussi un haut lieu de culte, avec des vestiges affleurant dans les taillis et une voie jalonnée de monuments religieux.

La localisation d'Alésia sur l'oppidum de La Chaux-des-Crotenay s'est heurtée au scepticisme de l'Université et du Conseil supérieur de la recherche archéologique. En 1970, une commission devait éclairer ce conseil sur la découverte, mais aucun rapport n'a été communiqué à M. André Berthier, qui n'a bénéficié que de chiches autorisations de sondages, et sans aucun crédit. Officiellement, le site est décrété « archéologiquement nul ».

Il s'agit pourtant de comprendre un fait historique majeur (1).

III

LA GROTTE DE LA TRAHISON

Tous les pèlerins de Terre Sainte visitent la basilique des Nations, à Gethsémani ainsi que le Tombeau de la Vierge, mais beaucoup négligent d'entrer, tout près de celui-ci, dans la « Grotte de l'Agonie », que les documents

(1) Dans la *Revue de l'Institut Catholique de Paris* (avril-juin 1983), un spécialiste, M. André Wartelle, a traité, lui aussi, de « la localisation d'Alésia et (de) ses exigences ». Alise-Sainte-Reine, nous dit-il, avait déjà été mise en doute par Napoléon I^{er}, ce qui aurait dû faire réfléchir son neveu. Depuis 1962, André Berthier, grâce à la méthode du « portrait robot », a identifié à La Chaux-du-Crotenay, dans le Jura, un site répondant parfaitement aux descriptions de César et aux nécessités du siège. Dans un immense secteur s'étendant entre Sens et Genève sur plus de deux cents kilomètres de largeur, M. Berthier avait au préalable examiné et rejeté près de trois cents sites, pour, finalement, n'en trouver qu'un seul répondant aux quarante exigences qui, après lecture attentive du *Bellum Gallicum* (l. VII), définissaient nécessairement l'emplacement de l'Alésia de César, à savoir 18 composantes géographiques, 14 composantes tactiques et 8 composantes « stratégiques ».

Voici la conclusion de M. Wartelle : « La somme des exigences est considérable, et la recherche menée par M. Berthier n'a pu identifier qu'un seul site qui y réponde, celui de La Chaux-du-Crotenay, dans le Jura. En dépit des interdictions de fouilles prononcées systématiquement depuis des années par le Conseil supérieur de l'archéologie nationale, les quelques sondages effectués sur ce site depuis exactement vingt ans ont donné des résultats remarquables, et les traces du siège fameux sont partout présentes sur le terrain, tant du côté « gaulois » que du côté « romain ». La vérité est parfois longue à s'imposer, mais il est rare qu'elle n'y parvienne point... L'état actuel de la recherche nous permet aujourd'hui d'affirmer — même si l'enseignement officiel des manuels d'histoire ne l'admet pas encore — que, tout comme la Circa de la *Guerre de Jugurtha* est au Kef et non à Constantine, ou que Gergovie est aux Côtes-de-Clermont et non à Merdogne, de la même façon Alésia est à La Chaux-du-Crotenay et non ailleurs ».

littéraires rattachent à la trahison de Judas et à l'arrestation du Christ, nous dit M. Albert STORME (*La Terre Sainte*, n° 3-4, mars-avril 1984).

Les sources littéraires. — L'Anonyme de Bordeaux (333), se dirigeant de la porte orientale de Jérusalem vers le mont des Oliviers, voit, dans la vallée de Josaphat, à gauche du sentier, le « rocher » où Judas trahit Jésus. Selon Egérie (333), cet endroit de l'arrestation se trouve en contrebas de l'église commémorant la prière du Christ le soir de son Agonie. La localisation concorde avec Jean (18, 1), complété par Luc (22, 39) : au-delà du Cédron, en un endroit précis du mont des Oliviers. Ni l'Anonyme ni Egérie ne parlent d'une grotte, mais celle-ci existait à leur époque, car les fouilles ont révélé qu'elle fut transformée en chapelle, sans doute dès le IV^e siècle, et qu'elle servit de nécropole au IV^e-V^e siècle.

Le nom de Gethsémani (« pressoir d'huile »), donné au jardin bien connu de Jésus et de ses disciples (Mt 20, 36 ; Jn 18, 1-2), se limitait au terrain dont faisait partie la grotte. C'est l'impression donnée par certaines sources littéraires, qui y situent la trahison de Judas et l'arrestation de Jésus, les séparant nettement de l'épisode de l'Agonie. Arrivé dans le domaine de Gethsémani avec les Onze, Jésus laisse dans la grotte huit d'entre eux. Comme il avait l'habitude de se retirer avec ses apôtres en cet endroit, la grotte leur permettait de se protéger contre la fraîcheur des nuits palestiniennes et les pluies de l'hiver. La présence de la grotte les avait peut-être incités à choisir cet endroit le jeudi saint. Emmenant Pierre, Jacques et Jean, Jésus s'éloigne à un jet de pierre (Lc 22, 41), puis s'avance seul un peu plus loin pour prier. Il faudrait donc imaginer deux domaines, séparés par le sentier du mont des Oliviers. Quittant l'enclos situé à droite du sentier, Jésus et les trois intimes rejoignent les autres dans la grotte, donc à gauche du chemin. Le Christ prononce : « Levez-vous, allons : voici qui me livre » (Mt 26, 46) ; il « sort » (Jn 18, 4) de la grotte et se présente au traître. Rattachées d'abord à la roche extérieure, la trahison et l'arrestation ont fini par être localisées dans la grotte voisine.

Agonie et trahison sont restées situées ainsi jusqu'au XIV^e siècle, où survint, du moins pour les pèlerins occidentaux, une intervention qui n'a cessé qu'avec le dégagement des églises byzantine et médiévale de l'Agonie, et qui a donné à la grotte le nom erroné de « grotte de l'Agonie ». Humbert de Dijon (1330) et Wilhelm von Boldensele (1333) sont les premiers à placer l'Agonie dans la grotte. Ensuite, on situa la trahison de Judas et l'arrestation à droite du sentier, près du rocher dit « des Trois Apôtres », tandis que la retraite des huit autres se fixait plus bas dans la vallée, en un endroit passant pour l'ancien domaine de Gethsémani.